

LA CRISE

Quand j'ai choisi ce sujet, on m'a demandé "quelle crise?" « la crise de nerfs ? » ou... et la liste serait longue

A vrai dire, quand j'ai proposé le sujet, je pensais à la crise économique mais en m'intéressant au contexte de crise je me suis vite retrouvée à réfléchir sur les liens possibles entre la crise de la société et les crises personnelles.

Qu'est ce qu'une crise ?

Une crise est une rupture dans la continuité, la conséquence d'un changement « incontournable » de situation que ce soit au niveau personnel ou mondial avec donc l'impossibilité de revenir en arrière. Se sortir de la crise demande un changement de regard, une transformation, un retournement de situation, une « conversion », un changement de paradigme, une ouverture vers une autre dimension : sauter ou contourner l'obstacle : élévation ou création.

Il y a quelques années, j'ai assisté à un colloque sur le bon usage des crises sur le plan personnel. La crise vue comme une opportunité, une occasion de changer de point de vue, de comportement ou de vie. La philosophe *Myriam Revault d'Allonnes* dit également : « je ne dirai pas « Vive la crise », ce serait irresponsable, mais je dis qu'il est aussi possible de l'appréhender comme une force positive qui nous oblige à penser autrement ».

Voir chaque événement de notre vie comme une opportunité me paraît être une démarche d'accompagnement de coach très A3D; ne pas se contenter de subir passivement ou de s'opposer radicalement en refusant la réalité mais bien plutôt chercher une troisième voie, une ouverture vers le « plus ». Et cela en commençant par se poser pour intégrer ce changement personnel dans un monde plus large, dans une globalité qui comprend l'environnement et l'entourage ; il s'agit alors de s'observer, de sortir de l'émotion pour la transformer ; transformer la colère en création plutôt qu'en destruction, la peur en ancrage, la tristesse en purification, la joie en partage.

Comment transposer cette démarche de retournement, cette « conversion » dans la vie économique ?

Le mot « crise économique » renvoie à une idée de fatalité qui permet de se plaindre et cache le fait qu'il reste une vraie bataille à mener : nous battre contre la dictature des idées fausses. Il est essentiel d'accepter que les ressources de la terre ne sont pas infinies et que la croissance infinie n'est pas possible. Sortir de la crise demande de quitter la compétition et la croissance à tout prix pour apprendre à penser globalement sur la durée et à sortir des solutions court terme pour réfléchir globalement à long terme.

D'après un proverbe oriental, « l'arbre qui tombe fait plus de bruit que la forêt qui pousse ». Un arbre qui tombe est un bruit, un signal fort ; il indique un danger et suppose la mise en place de mécanismes de survie. Nous ne disposons pas des structures cognitives nous permettant de repérer l'entre-deux signaux forts. (l'escargot met 3 secondes à enregistrer un signal, ce qui signifie que s'il me repère en un lieu, que je quitte ce lieu et que je reviens 3 secondes plus tard, il ne m'aura pas vu bouger). Notre temps de réaction est plus rapide que celui de l'escargot mais qui sait ce qui se passe entre deux signaux forts ? Pour comprendre la forêt qui pousse, il faut aller s'y installer pour entendre tous les signaux faibles. Vivre dans un contexte de crise, c'est pour beaucoup ne s'intéresser qu'aux signaux forts.

« Ce qui est en question dans le moment actuel, ce n'est pas le capitalisme financier ; ce n'est pas le capitalisme tout court ; c'est la place que joue l'économie dans nos vies individuelles comme dans le fonctionnement de nos sociétés. L'économie tend à envahir le monde et nos pensées. Ce n'est donc pas elle qui nous donnera le sens de ce phénomène puisqu'elle est à la fois juge et partie. Seul un regard éloigné, qui aurait réussi à se déprendre de l'économie, peut s'étonner de ce qui semble aller de soi au citoyen moderne, devenu intégralement, à son insu, homo oeconomicus. »

Jean-Pierre DUPUY, « La crise et le sacré » : « Comme le sacré avant elle, l'économie est en train de perdre aujourd'hui sa capacité de produire elle-même des règles qui la limitent. Tel est le sens profond de la crise. La mythologie grecque a donné un nom à ce qu'il advient d'une structure hiérarchique (au sens étymologique d'ordre sacré) lorsqu'elle s'effondre sur elle-même : c'est la panique ».

Et nous savons que la panique entraîne des réactions irrationnelles de survie issues de notre cerveau reptilien (75% de sidération, 15% de fuite, 5% de solutions inadéquates court terme et seulement 5% de solutions adéquates).

Quand on est touché par la crise, on passe couramment par cinq étapes à rapprocher des cinq étapes du deuil : le refus ou le déni de la situation réelle, la colère face aux autres qui sont responsables et ne font rien, le marchandage (qui sait, peut-être que si..., et si j'agissais comme je l'ai fait il y a...). Ces premières phases procèdent de l'effet tunnel ; on refuse de voir la réalité en face, notre horizon s'est rétréci aux seules données qui corroborent notre première appréciation ; tout est bon pour ne pas quitter la croyance dans laquelle nous nous sommes enfermés.

Vient alors la tristesse voire la dépression de prendre conscience qu'il n'est pas possible de retourner en arrière, que rien n'est plus et ne sera plus comme avant. C'est baisser les bras et perdre toute envie.

Aristote insistait déjà sur le fait que « Le désir est l'unique force motrice »

Et Spinoza sur « Le désir est l'essence même de l'homme »

Dans la phase dépressive de dépréciation dans laquelle nous sommes actuellement, la normose et le panurgisme sont des solutions de facilité qui nous privent de toute liberté et qui risquent de nous entraîner à accomplir des actes qui ne nous ressemblent pas et surtout qui ne nous conviennent pas.

Pour sortir de la crise, il nous faut conserver voire retrouver un esprit critique; pas le critique destructif qui anéantit toute idée quelle qu'elle soit, mais le critique constructif qui analyse, soupèse et décide en toute connaissance de cause et sans regretter sa décision. Sortir de la crise, c'est intégrer la réalité et accepter la rupture avec les données précédentes, c'est quitter cet effet-tunnel qui nous met des œillères et nous retire toute capacité de raisonner clairement ; sortir de la crise c'est accroître la vigilance, développer l'attention active, ouvrir les antennes, élargir notre angle de vue. La sortie de crise c'est quand nous pouvons dire « et maintenant, ça suffit de me torturer avec ce que je ne peux pas changer, comment puis-je non m'adapter aux événements mais les transformer en modifiant le regard que je porte sur eux et en tirer profit pour avancer, pour évoluer, c'est dire « et maintenant, qu'est ce que je fais ?" »

Jean-François Noubel, chercheur en intelligence collective, nous propose une réflexion sur une avancée possible. Dans un orchestre, chaque musicien est en relation avec tous les autres musiciens ; ils ont développé une conscience de corps, en plus de leurs capacités techniques et artistiques. Il n'existe pas de contraste entre l'individu et le collectif. En cas de crise, nous pouvons nous interroger sur la création de ce lien entre individu et collectif, lien qui favorise le développement d'une intelligence collective ouverte sur les solutions. Le collectif a besoin d'objet-lien, quels qu'ils soient. Le lien créé dans l'orchestre est la partition, et il peut être le ballon pour une équipe de foot. Quand le lien disparaît, l'intelligence collective devient impossible. Il existe trois types d'objets-liens : les objets liens miam miam : on les poursuit ensemble, on se coordonne autour d'eux (une proie pour une meute de loups, l'argent pour les hommes...) ; les objets liens monstres que l'on fuit : on se coordonne pour faire face au danger, en développant une symbiose polarisée ; les objets arts : on court après quelque chose que l'on crée, que l'on invente, que l'on réactualise. En temps de crise, on est entouré la plupart du temps d'objets liens miam miam et monstres, mais point d'objets art. En contexte de crise, comme nous avons perdu le sens, nous ne sommes plus reliés à un rêve d'humanité qui donne une direction. Pour sortir de la crise, nous devons développer la capacité à percevoir le tout, le collectif auquel on appartient et aligner notre être avec le sens du collectif. Il s'agit aussi de nous placer au-delà du logico déductif trop répétitif pour créer et restaurer les objets art.

Découvrons un sens dans la crise qu'elle soit à l'échelon individuel ou mondial en observant autrement le chaos apparent comme notre cerveau le fait en transcrivant un ensemble de signes chaotiques en une image en relief à trois dimensions. Le cerveau découvre dans un chaos apparemment sans sens une forme invisible au regard et qui se révèle dès lors que l'on ne regarde pas directement la page mais qu'on accommode en avant ou en arrière ; comme s'il fallait lâcher prise et laisser le cerveau opérer seul pour retrouver le sens que nos sens avaient perdu. Le cerveau semble pouvoir effectuer ces exercices de plus en plus rapidement dès lors qu'il y a eu une pratique. C'est s'intéresser aux signaux faibles et aux arbres qui poussent.

C'est un interview de la philosophe *Myriam Revault d'Allonnes* (déjà citée) qui m'a amenée à travailler sur ce thème de la crise (mais j'ai retrouvé mes notes à ce sujet datant de il y a 20 ans). Il y a souvent corrélation entre Temps et Progrès ; actuellement, les retournements des progrès techniques bouleversent notre idée de Progrès, nous n'adhérons plus à l'espérance d'un progrès de l'Histoire et notre rapport à l'avenir a changé. Nous sommes perdus quand nos repères disparaissent et les crises sont des étapes nécessaires, un état d'exception dont on doit sortir.

Dans l'Antiquité, on ne connaissait pas l'avenir et les dieux décidaient ; avec les Modernes, l'homme décide mais nous ne savons pas vers où nous diriger ; nous sommes écartelés entre la nécessité d'intervenir rapidement pour prendre des décisions qui engagent un avenir lointain et l'incapacité à nous arrêter pour réfléchir et élaborer des politiques à long terme. Tout va de plus en plus vite et l'incertitude est liée à l'accélération des processus. Cette incertitude du futur peut être traduite par la métaphore d'un voyage en pleine mer dans lequel il n'est pas question d'arriver au port mais peut-être jusqu'à une île.

Penser l'après crise, pour l'anthropologue *Bruno Latour*, c'est sortir des réflexes archaïques pour créer un sens nouveau et partir vers l'inconnu, soutenu par des valeurs incontournables dans le temps et dans les civilisations.

Pour le philosophe *Christophe Prochasson*, il est indispensable de sortir de la notion de résultat à tout prix, des approches uniquement financières, de sortir du discours économique d'experts. Il s'agit plutôt de remettre en avant l'intérêt général et le bien commun et d'inventer une morale nouvelle (car sans morale admise et respectée il n'y a pas de solidarité car pas de confiance mutuelle). Pour prolonger la pensée de Jaurès : « le socialisme est un individualisme logique et complet », seul le lien avec les autres et la solidarité permettent d'aller au bout de l'individualisme, « l'homme est un animal social qui ne s'émancipe que dans un cadre collectif ».

Dans cet esprit déjà en 1982, *Carol Gilligan* proposait de retrouver les valeurs du « care », cette attention portée aux besoins des autres, traditionnellement attribuée aux femmes. Cette proposition a été élargie en 1993 par *Joan Tronto* qui élargit cette notion à tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Pour toutes deux, il ne s'agit pas de transformer la solidarité et l'attention aux autres en valeurs morales de mais plutôt d'inventer un nouvel état social capable de répondre aux nouvelles formes de précarité.

Hannah Arendt disait : « quand nous avons perdu tous les repères traditionnels qui nous permettent de porter des jugements, nous sommes obligés à penser autrement ». Peut-être que la réflexion ouverte d'A3D nous permet de relier entre elles des notions souvent étudiées individuellement. C'est peut-être par cette réflexion de reliance autre que nous participerons au Progrès général.

"Si vous voyez les gens tels qu'ils sont, vous leur interdisez tout changement; si vous les voyez tels qu'ils pourraient être, vous leur laissez toute latitude pour évoluer" *Gurdjieff*

Comme dit un poète repris dans une chanson : « il y a ceux qui disent « Pourquoi ? » et ceux qui disent « Pourquoi pas ? » »

NOTES de lecture

Les changements sont toujours déroutants pour les autres; seuls ceux qui vous aiment inconditionnellement vous laissent devenir ce que vous êtes réellement au plus profond de vous-mêmes.

Jacques ELLUL disait déjà en 1954 que : « le vrai combat est autour de la technique et la croissance »

Des idées pratiques pour en sortir : Ne pas pratiquer la règle de fonctionnement de la Reine dans Alice au Pays des Merveilles : " La règle est la suivante : confiture demain et confiture hier mais jamais confiture aujourd'hui"

-en société

doit-on à tout prix n'avoir que des activités rentables financièrement ?
à quoi pourrait servir l'enseignement ?
notion de réseau

-en entreprise

être à la charnière entre besoins de société et besoins des individus
tenir compte des individus

l'approche qualité passe par une bonne gestion du temps : si vous pensez gain de temps et satisfaction des clients, vous aurez de la qualité et efficacité, si vous ne pensez que qualité vous perdrez temps et efficacité

-pour l'individu

se donner des valeurs prioritaires
réapprendre le désir et le temps
sens de l'évolution personnelle : raison d'être de tout être humain
sens de l'aide aux autres

Ce qui implique de :

- dépasser les peurs

peur de l'inconnu
peur du regard de l'autre
peur de ne pas savoir
peur du pas beau

- changer de regard

me voir autrement
regarder différemment les autres

- ouvrir de nouvelles approches

et si j'essayais ?

Extraits d'une présentation de conférence de NADOLEK

La crise financière mondiale fait l'objet d'une interprétation différente dans chaque civilisation. L'Amérique, anglo-saxonne et protestante, la Chine, taoïste et confucéenne, l'Europe, humaniste et catholique, n'attribuent pas les mêmes finalités à l'économie. Qu'il s'agisse d'assurer la richesse individuelle, la pérennité d'une société ou la justice sociale entre ses membres, des valeurs différentes impactent le développement. Cette conférence décrit ces différences culturelles qui, jamais évoquées dans les négociations internationales, sont des obstacles au règlement de la crise mondiale.

Aux Etats-Unis, comment expliquer qu'aucune mesure de régulation n'ait été prise à l'encontre du système financier, après les catastrophes qu'il a provoquées ? Une des explications réside dans la sécularisation de l'éthique protestante (*Max Weber*) et dans la thèse de la prédestination, qui font de la réussite financière un "équivalent" de la grâce spirituelle. Le winner est un Elu à qui Dieu tout puissant donne la richesse, signe de la grâce. Ainsi, les Elus qui ont survécu à la crise, ne peuvent concevoir qu'on remette en question les règles du jeu qui font d'eux des privilégiés et ils s'opposent à toute régulation financière. Quant aux losers, victimes de la spéculation, leur échec disqualifie leurs remises en cause du système. La cupidité est devenue la vertu universelle de la finance et de ses rendements croissants. Dans une économie dématérialisée, la finance impose son rythme à l'économie mondiale et, tout comme le capitalisme hier, elle trouve son armature dans la morale protestante qui transcende les différences culturelles aux Etats-Unis.

La Chine a moins souffert que l'Occident et elle s'est plus rapidement remise de la crise. Pourquoi ? La doctrine confucéenne et son concept central de pérennité freinent la spéculation sur toutes les valeurs boursières non liées à des biens durables. C'est ce qui a limité l'impact des obligations pourries sur son système financier, puissamment régulé par l'Etat. D'autre part, la philosophie dialectique du taoïsme permet d'utiliser des mesures contradictoires, soit libérales, soit dirigistes, pour faire face aux phases d'ouverture ou de contraction des marchés. Cette conjonction du confucianisme (sens de la pérennité) et du taoïsme (alternance de mesures capitalistes et communistes) explique pour une grande part la réussite du dirigisme asiatique. Ainsi, malgré la corruption et la répression, le développement chinois est assuré par les valeurs confucéennes et taoïstes qui fondent son identité culturelle et son pragmatisme idéologique dans la conquête des marchés étrangers, tout comme dans le redéploiement de son propre marché.

L'Europe s'est affaiblie par le biais de la dette souveraine des Etats. Pourquoi ? Le récit de la Création du Monde, dans la Bible, appliqué à la création de la bulle financière, montre que tout acte de création entraîne des effets incontrôlés (péché originel, meurtre de Caïn, etc.). Dans la Bible, les dérives de la Création entraînent un retour à la loi, avec les Dix Commandements. Mais les rivalités européennes et mondiales rendent la régulation financière impossible. D'autre part, l'interprétation du péché originel montre que nous sommes tous touchés par l'appât du gain et la spéculation, tant les citoyens que les Etats. La demande générale pour des rémunérations élevées de l'épargne induit le pouvoir de la finance et l'accroissement de la dette publique. Enfin, si l'Europe est dominée par la finance, c'est aussi parce qu'elle a oublié comment fonctionnait la démocratie antique et qu'elle a créé une oligarchie où les rapports inextricables de la politique et de l'argent fondent un univers de corruption généralisée.

Le règlement de la crise serait-il facilité si les différences culturelles cachées ne faisaient plus obstacle à la compréhension entre les acteurs ? Pouvons-nous partir d'une vision multiculturelle des crises pour augmenter nos chances de mieux les anticiper ?